

Tangent, le 21 septembre 1953

Mon cher Marcel,

Je ne crois pas rester ici plus d'une semaine. Le pays est devenu tout à fait désert dans la région qu'habite Adèle. Je comprends que la pauvre ne puisse vendre sa terre, à des milles de tout voisin. Maintenant, presque toutes les fermes sont abandonnées dans ce coin-ci de la paroisse. Les gens déménagent au Nord où la terre est moins accidentée, plus facile à cultiver. Peut-être Adèle arrivera-t-elle à la louer à des Français nouvellement arrivés au pays, des gens du Pas-de-Calais débrouillards et fort sympathiques. Cependant ils semblent à peu près sans argent et n'ont point par conséquent de moyen de s'acheter des machines. Et ici, maintenant, rien ne se fait plus sans outillage mécanique des plus coûteux. J'essaie de voir clair dans cette situation impossible et de conseiller Adèle du mieux possible, mais je n'ai pas la tâche facile, car la pauvre est têtue comme pas une.

Évidemment, il faudra qu'elle aille passer l'hiver au Manitoba et peut-être tâcher de s'arranger avec Clémence. Je suis infiniment lasse de tout ceci, mais il faut bien me rendre compte qu'Adèle doit l'être mille fois plus que moi.

Je ne veux pas t'attrister avec toutes ces histoires navrantes. Comme je ne puis faire grand-chose pour Adèle pour le moment et que dans cette atmosphère il est impossible de travailler, je vais donc revenir dimanche ou lundi. Je m'arrêterai à Montréal quelques jours. Veux-tu dès lors m'écrire à l'hôtel Laurentien. Je tâcherai d'y avoir une chambre. Cécile m'a offert de loger chez elle, mais j'occuperais sa chambre, et je ne peux me résigner à accepter.

J'espère que tu auras pour moi des nouvelles plus gaies que je n'en ai pour toi. Je serais si heureuse d'apprendre que tu as bien profité de ton voyage à Sherbrooke et que tu as été content de revoir ta mère.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Gabrielle